

X

A LA POURSUITE D'ABD-EL-KADER.

Au bout du sabre. — Deux victimes. — Le capitaine Ducrot. — Ça se gâte. — En retraite. — Va-et-vient. — Oreilles salées. — Cavalerie ruinée. — Vie de garnison. — Bourbaki. — Un original. — Histoire d'amour. — Souvenir.

La catastrophe de Sidi-Brahim, que j'ai racontée dans le chapitre précédent, ne créa pas l'insurrection qui nous mit tous en campagne. Mais elle l'étendit et y marqua l'entrée d'Abd-el-Kader. Cette insurrection avait éclaté, dès le mois d'avril, du côté d'Orléansville, dans le Dahra. Le Mohammed-ben-Abdallah contre lequel nous nous étions escrimés en Kabylie était surnommé Bou-Baghla (l'homme à la mule). Le Mohammed-ben-Abdallah qui opéra parallèlement aux environs d'Orléansville, était surnommé Bou-Maza (l'homme à la chèvre), à cause d'une chèvre familière qui le suivait comme un chien. Bou-Baghla et Bou-Maza se donnaient tous les deux pour le Moul-Saâ (le maître de l'heure), une sorte de Messie annoncé, par les prophètes arabes, comme devant chasser les chrétiens venus pour punir les péchés des croyants, et destiné à régner sur le monde musulman pacifié. Cette croyance, cette attente d'un libérateur, soigneusement entretenues par les confréries religieuses, sont encore, à l'heure qu'il est, profondément ancrées dans l'âme des Arabes, et leurs chefs

les plus inféodés à notre pouvoir les partagent avec le dernier berger. Ils n'hésiteraient pas à nous abandonner pour le premier aventurier qui leur persuaderait qu'il est le Moul-Saâ. A l'époque dont je parle, les indigènes les plus compromis avec nous nous disaient carrément pour prouver leur sincérité : « Quand vous quitterez le pays, nous serons forcés de partir avec vous », ne mettant pas en doute un seul instant que nous dussions, un jour, être chassés de l'Algérie.

Abd-el-Kader ne représentait pas du tout le même principe que ces agitateurs religieux. Il ne se donnait pas pour le « maître de l'heure », le Moul-Saâ ; il était, lui, le Moul-Drâ, « l'homme de la force, le guerrier ». Mais il partageait les superstitions de ses compatriotes, il s'appuyait sur elles, et quand Bou-Maza se manifesta, il envoya même auprès de lui des émissaires, pour s'assurer que ce nouvel agitateur, comme disait le général Marey-Monge, présentait les signes indiqués par les prophéties. Et il ne se décida à intervenir que lorsqu'il fut certain que Bou-Maza était un faux messie. Alors, il entra en scène, en véritable chef de la nationalité arabe, et Bou-Maza ne fut plus que son lieutenant dans le Dahra. Ce n'était pas d'ailleurs un homme à dédaigner que Bou-Maza, puisqu'il tint la campagne pendant près de deux ans, dans un corps à corps presque perpétuel avec le colonel de Saint-Arnaud, qui finit pourtant par en avoir raison, par le prendre et par l'envoyer à Paris, où il excita une curiosité passionnée.

Donc, après le massacre de Sidi-Brahim, ce fut dans toute l'Algérie un branle-bas général, mais surtout dans les deux provinces d'Oran et d'Alger. Sans se laisser troubler, le maréchal Bugeaud lança de tous côtés ses colonnes mobiles, portées à des effectifs convenables par les renforts venus de France. Il se mit lui-même à la tête de nombreux escadrons de cavalerie, commandés par le général Yusuf et soutenus par de l'infanterie,



pour donner la chasse à l'Émir qui, poursuivi à outrance, parut vouloir s'enfoncer dans le Sud. C'est alors que le maréchal renvoya à leurs cantonnements ses escadrons éreintés, et notamment les deux escadrons de spahis qui arrivaient à Blidah en même temps que moi, dans un assez piteux état.

Mais la retraite d'Abd-el-Kader n'était qu'une feinte. Il fila par les hauts plateaux, se jeta en Kabylie, et bientôt on apprit avec émotion, à Alger, qu'il menaçait la Mitidja. On était alors au commencement de 1846. Le maréchal réunit aussitôt, sous le canon de la Maison-Carrée, à cinq kilomètres d'Alger environ, une forte colonne de cavalerie, pour protéger la fertile plaine. Je fis partie de cette colonne, que commandait Yusuf et qui était composée, outre nos deux escadrons de spahis de Blidah, de trois escadrons du 1<sup>er</sup> de chasseurs d'Afrique, de quatre escadrons du 5<sup>e</sup> de chasseurs, récemment venus de France, et d'un fort détachement de gendarmerie. Le 1<sup>er</sup> escadron de spahis était commandé par le capitaine Abdellal et le 2<sup>e</sup> par moi, en l'absence de mes deux capitaines dont l'un, François de la Rochefoucauld, était en France, et dont l'autre, de Mirandol, était en convalescence. Ils étaient sous les ordres du commandant Desmaisons. Pendant que nous nous installions à la Maison-Carrée, Abd-el-Kader établissait audacieusement son camp à deux journées de marche d'Alger, à un endroit nommé Cherak-el-Toboul (le déchirement des tambours), en mémoire d'une grande défaite infligée aux Turcs par les Kabyles. Le général Gentil, qui commandait le territoire d'Alger, l'y surprit et saccagea son camp. L'Émir dut s'enfuir sur un cheval nu. Quelques jours plus tard, le 7 mars, le colonel Camou l'atteignait encore, et pour lui donner le temps de fuir, ses réguliers se faisaient sabrer par la cavalerie française. Alors, comme il s'enfonçait dans le Sud, comme notre présence à la Maison-Carrée devenait

inutile, ce fut nous qu'on lança enfin à ses trousses.

Nous atteignîmes Boghar par une pluie diluvienne. Là, nous attendaient deux escadrons du 2<sup>e</sup> régiment de spahis et quatre escadrons du 2<sup>e</sup> de chasseurs de France. Nous partîmes tous dans la direction de Bouçaâda et, le 11 mars, après deux marches de nuit consécutives, nous arrivions, à la pointe du jour, sur le bivouac qu'Abd-el-Kader venait de quitter et dont les feux étaient encore allumés. Le général lança de suite les spahis en avant. Nous étions en tête de la colonne, derrière le commandant Desmaisons, qui avait toutes les peines du monde à se tenir à cheval. Débouchant par un col étroit dans une vaste plaine, et le jour étant tout à fait levé, nous aperçûmes à petite distance deux groupes distincts d'environ trois ou quatre cents cavaliers filant rapidement sur la droite, et à gauche le convoi, c'est-à-dire des mulets, des chevaux chargés conduits par des hommes à pied, sous l'escorte de quelques cavaliers.

— Il faut prendre le convoi ! dit le commandant Desmaisons. Abdellal et moi qui étions, Abdellal surtout, beaucoup plus familiarisés avec les habitudes des Arabes, nous mîmes tout en œuvre pour lui persuader qu'il fallait foncer droit sur les cavaliers, tout, les raisonnements, les remontrances, les prières, les objurgations. Nous allâmes presque jusqu'au refus d'obéissance. Nous sentions, pour ainsi dire, l'Émir au bout de nos sabres, et nous bouillions, en pensant que le commandant allait le laisser échapper. Il céda enfin, mais trop tard. Les cavaliers arabes touchaient déjà la montagne et, quoique partis ventre à terre, nous ne pûmes aborder que l'arrière-garde. Elle se fit hacher pour sauver Abd-el-Kader, que nous voyions d'en bas gravir paisiblement les pentes abruptes au pied desquelles nous avions espéré l'acculer et le prendre. Pendant la charge, nous avions vu se passer un fait insolite.



Les Arabes déchargeaient leurs fusils sur quelque chose à terre. Puis, en courant, nous découvrîmes au même endroit deux hommes blessés; c'étaient deux officiers français. Abd-el-Kader, ne pouvant les emmener et ne voulant pas nous les laisser vivants, avait donné l'ordre de les tuer. L'un était M. Lacoste, lieutenant du train des équipages, chef du bureau arabe de Tiaret; l'autre, son interprète militaire, M. Lévy. Tous deux avaient été faits prisonniers par les Arabes dans une tournée, et conduits à Abd-el-Kader qui les avait traînés à sa suite, comme un trophée vivant, présentant M. Lacoste aux populations, tantôt comme le duc d'Aumale, tantôt comme un des principaux officiers du maréchal. Nous les relevâmes dans un état lamentable. Le malheureux Lévy avait la colonne vertébrale brisée par une balle. Il put à peine dire quelques mots et mourut. M. Lacoste était moins grièvement atteint; il avait une balle dans l'épaule et une autre dans la cuisse; mais il était comme fou et nous reprochait à tous, dans son délire, de l'avoir abandonné aux mains des Arabes. Le malheureux, conduit à l'hôpital de Boghar, mourut, au bout de trois mois, d'une infection purulente.

Cette exécution sauvage produisit dans la colonne une irritation qu'Yusuf dériva habilement sur les tribus qui avaient soutenu Abd-el-Kader, disparu, et notamment sur la grande confédération des Ouled-Nayls, que nous saccageâmes.

Ces Ouled-Nayls ont une singulière spécialité. Ils fournissent à tous les ksours (villages) du Sud et à tous les centres de populations, nomades ou sédentaires, de jolies filles aux mœurs faciles qui cultivent particulièrement la danse du ventre et qui ramassent avec cette industrie de belles dots qu'elles rapportent à la tribu, faisant très bon ménage avec les maris qu'elles se procurent ainsi. On les appelle des Nayliates et on en

trouve partout. C'est un trait de mœurs curieux chez un peuple qui passe pour très chatouilleux sur l'honneur des femmes et qui, en réalité, fourmille de Ménélas, comme les autres. Tout un gros de ces tribus s'était réfugié sur un vaste plateau, le Bou-Khail, protégé par des pentes verticales coupées de quelques couloirs presque inaccessibles. Nous les surprîmes de nuit, eux, leurs moutons et leurs chameaux. En interrogeant ses prisonniers, selon sa coutume, Yusuf apprit avec surprise qu'Abd-el-Kader n'avait fait qu'un faux départ et qu'il était toujours dans le pays, au milieu des tribus du cercle de Boghar. L'endroit probable où nous devions le rencontrer se trouvait à environ vingt-cinq lieues de nous. Yusuf pensa qu'il l'atteindrait facilement par trois marches de nuit consécutives, en prenant toutes les précautions possibles pour dépister les éclaireurs de l'Émir. En conséquence, nous fîmes cuire de la viande pour trois jours. Avec les suppléments produits par le pays, des dattes, des figues sèches et quelques rations d'eau, cela devait nous suffire. On partait à cinq heures du soir et on marchait jusqu'à six heures du matin. On passait la journée, pour ainsi dire, tapi dans un pli de terrain, sans allumer les feux, sans dresser les tentes, sans s'écarter du lieu de rassemblement. En bon élève du général de Lamoricière, notre chef ne négligeait aucune précaution.

A la tombée de la troisième nuit, des feux de signaux s'allumèrent devant nous et quelques coups de feu nous accueillirent. Le capitaine Dupin alla faire une reconnaissance en avant de la colonne, avec des cavaliers des goums, échangea des coups de fusil avec des éclaireurs qui étaient venus nous reconnaître, et tout rentra dans l'ordre. Mais il était clair que notre marche était éventée. Nous continuâmes pourtant, n'espérant plus surprendre Abd-el-Kader, mais espérant, au moins, l'atteindre et le forcer à combattre.



A la pointe du jour, le général Yusuf chargea le capitaine Ducrot, qui avait remplacé le capitaine Durrieu à la direction des affaires arabes de la subdivision, de battre au loin l'estrade pour rapporter des renseignements, avec les goums de Tittery. Vers neuf heures, le capitaine Ducrot revint à la colonne, ayant fait buisson creux. Il n'avait pas même aperçu un seul être vivant.

Yusuf, déçu dans son espérance de surprendre l'Émir, le reçut assez mal.

— Vous n'avez pas quitté nos jambes, lui dit-il. Si j'avais l'honneur de commander les goums de Tittery, je serais toujours hors de la vue de la colonne, et je l'éclairerais d'assez loin pour découvrir l'ennemi.

Le capitaine répondit qu'il se pouvait que les Arabes, impressionnés par le voisinage d'Abd-el-Kader, ne se fussent pas montrés assez audacieux, mais que si on voulait les faire appuyer par les spahis, ils iraient aussi loin que le désirait le général.

Puis, comme il me témoignait une très grande amitié, il demanda l'escadron que je commandais. Pauvre escadron ! Parti de Blidah avec un effectif très restreint, les fatigues de la guerre qui avaient ruiné toute la cavalerie, l'avaient réduit à une vingtaine de cavaliers. Le général m'adjoignit un autre escadron du 2<sup>e</sup> régiment à peu près de même force, commandé par le lieutenant Talma qui préféra, pour la circonstance, en laisser la direction à un autre officier, M. Seichs dit Chaix. Je me trouvai par conséquent à la tête de deux escadrons qui, en réalité, étaient représentés par moins de cinquante cavaliers. Nous partîmes grand train avec les goums, dans la direction du Nord. Nous avions devant nous, à une assez bonne distance, une ligne de hauteurs séparant la plaine d'Aïn-Aoussera du Z'arès où nous nous trouvions, et connues sous le nom des Sebaâ-Rouss (les sept têtes), à cause des sept sommets qui se détachent distinctement sur leur ensemble. Au pied

de ces hauteurs, deux bergers gardaient des chèvres.

— En montant là-haut, nous dirent-ils, vous verrez une émigration qui s'est mise en marche ce matin, dès qu'elle a appris votre arrivée.

Immédiatement, nous gravîmes les Sebaâ-Rouss par des sentiers arides et rocailleux, et du sommet nous aperçûmes, en effet, à l'horizon, une masse mouvante de cavaliers et de piétons, poussant devant eux d'innombrables troupeaux de moutons et des bandes de chameaux. Le capitaine Ducrot était encore sous le coup de la réprimande du général et tenait à prouver qu'il n'avait pas péché par excès de prudence. Il se lança aussitôt sur le revers des collines, en me disant :

— Cette émigration est à nous. Allons nous en emparer.

Je n'étais pas de son avis. Je pensais que les fuyards devaient être protégés par des défenseurs trop nombreux qui ne se laisseraient pas piller impunément. Je pensais aussi que ce coup de main allait nous éloigner considérablement de la colonne, éreintée par trois marches de nuit et à laquelle Yusuf ne voudrait probablement pas imposer la fatigante traversée des collines. Tout en descendant, côte à côte avec lui, je fis mes objections au capitaine, qui me répondit assez sèchement :

— Nous allons tomber sur tout ce monde, et si nous perdons la colonne, nous conduirons nos prises à Boghar.

Je me contentai de répondre :

— Vous savez que nous sommes à près de quinze lieues de Boghar !

A ce moment, nous arrivions dans la plaine, couverte de touffes d'alfas, obstacle fatigant pour les chevaux. Le capitaine partit au train de chasse. Mais, tout en galopant botte à botte avec lui, je m'aperçus que nous semions derrière nous tous nos cavaliers,



aussi bien ceux du goum que les spahis. Je le lui fis remarquer, et il me répliqua brusquement :

— Eh ! si vous ne pouvez pas suivre, vous resterez en arrière.

— Pardon ! repris-je aussitôt, ce n'est pas de moi qu'il s'agit ; mon cheval vaut dix fois le vôtre, et quand votre bête ne pourra plus vous porter, la mienne sera encore pleine d'ardeur. Mais regardez en arrière, et vous verrez ce qui nous reste de monde sous la main.

— Bah ! fit-il, nous en avons assez pour commencer ; les autres nous rejoindront plus tard.

Le fait est que, se voyant poursuivis, les fuyards accélérèrent leur marche, abandonnant derrière eux les bêtes qui ne pouvaient pas suivre. De sorte que, sans combat, nous recueillîmes près de dix mille moutons et près de sept cents chameaux. Satisfait de ce premier résultat, le capitaine Ducrot songea à rallier son monde, éparpillé dans la plaine. Nous nous portâmes sur un monticule, où le fanion de mon escadron servit de centre de ralliement. Puis, le capitaine me chargea de ramener en arrière les troupeaux tombés dans nos mains, opération pénible et difficile, car ces maudites bêtes s'entêtent à rejoindre leurs camarades et tourbillonnent indéfiniment sur place, avant de se décider à suivre les chrétiens.

Comme je m'y attendais parfaitement, les Arabes avaient eu le temps de nous compter, et, notre petit nombre leur permettant l'espoir de reprendre leurs troupeaux, ils commencèrent à ouvrir le feu sur nous. La situation devenant tout à fait grave, j'envoyai un maréchal des logis de mon escadron, qui se nommait de Troussel d'Héricourt de Valincourt d'Estrée, à la recherche du capitaine Ducrot, pour qu'il vînt prendre la direction du combat. Mon sous-officier trouva le capitaine à pied, à côté de son cheval étalé sur le sable et en train de crever de fatigue. Quant à ses cava-

liers arabes du goum, comme il n'y avait plus que des coups à recevoir, ils s'étaient éclipsés avec ensemble. Ducrot me fit dire de m'en tirer comme je pourrais, de faire pour le mieux.

C'était très joli, mais je n'avais plus à ma disposition que mes spahis, pour faire face à un ennemi qui devenait à vue d'œil plus nombreux, plus pressant et plus audacieux. La première chose à faire était évidemment de l'aborder avec la dernière vigueur, pour le rendre plus prudent. Mon sous-lieutenant était un excellent officier qui m'inspirait la plus entière confiance. Son cheval avait eu, peu de jours auparavant, le chanfrein traversé par une balle et était à bout de forces. Je donnai à ce camarade la moitié de mes hommes : une vingtaine. Je le postai sur une petite éminence, lui recommandant de ne pas bouger, en lui expliquant qu'il allait me servir de soutien et de centre de ralliement, si la charge que je voulais tenter ne réussissait pas. Puis, avec ce qui me restait, je me lançai à fond de train sur les Arabes. J'espérais bien qu'ils n'attendraient pas mon choc. Pas du tout ! Ces braves gens firent la moitié du chemin et nous chargèrent nous-mêmes. Il en résulta une mêlée où nous étions loin de briller par le nombre. En un clin d'œil je perdis deux de mes meilleurs spahis, et l'un d'eux fut tué si près de moi, qu'en tombant il couvrit de sang le poitrail de mon cheval. Je fus immédiatement entouré de cinq grands escogriffes qui, n'osant pas tirer sur moi de peur de s'entre-tuer, s'étaient mis en tête de m'abattre à coups de crosse.

Joignez à cela que mon cheval, bête tout à fait hors ligne, avait le défaut de tenir aux juments. Dès qu'il en voyait une, il était impossible de l'en détacher. Et mes agresseurs étaient tous montés sur des juments. De sorte que, sans tenir le moindre compte des coups de crosse qui pleuvaient sur son bon maître, mon excellent



cheval, uniquement préoccupé de la bagatelle, ne songeait qu'à faire des politesses aux montures de mes adversaires. Pour le coup, je me crus absolument perdu. Mais, tout en recommandant mon âme à Dieu, j'adressai aux barres et aux flancs de ma bête un appel si pressant qu'elle en oublia les douceurs de l'amour, et me tira de ce mauvais pas par un saut énorme, me laissant cependant le soin et le plaisir de me débarrasser d'un coup de pointe du plus audacieux des Arabes, qui la tenait déjà par la bride. Je ralliai mon monde et le ramenai vivement à la troupe de soutien de mon excellent camarade Périer, dont l'attitude en imposa assez à l'ennemi pour le tenir à distance.

Je n'avais plus évidemment qu'à m'en aller. Seulement, je voulais partir au pas, car je comprenais parfaitement que si j'avais permis à mes hommes les allures vives, la retraite eût dégénéré en fuite, la fuite en déroute et la déroute en anéantissement certain. Je déployai donc mes spahis en une ligne de tirailleurs espacés, en mettant à chaque aile un officier chargé de les empêcher de prendre le trot. Je me tins moi-même au centre, répétant à tue-tête : « Au pas ! au pas ! » et faisant mine de sabrer quiconque marcherait trop vite. J'avais avec moi mon porte-fanion, un brigadier indigène nommé Bou-Hannèche (l'homme au serpent). La tenue de Bou-Hannèche laissait parfois à désirer ; mais quel soldat ! quel courage ! et quelle belle figure il faisait en face du danger ! Ce brave garçon devait mourir l'année suivante, en sauvant la vie à un maréchal des logis français qui, démonté, allait tomber entre les mains des Kabyles. Nous reprîmes donc lentement la direction des Sebaâ-Rouss, en maintenant les Arabes en respect à coups de fusil. D'ailleurs, pour les occuper, de temps en temps je lâchais derrière moi quelques paquets de moutons et quelques groupes de chameaux. Leurs propriétaires les recevaient avec avidité et quit-

taient d'eux-mêmes le combat pour les ramener à la masse. De sorte que bientôt je n'eus plus affaire qu'à une tirerie insignifiante. En même temps, je voyais reparaitre un de nos cavaliers auxiliaires, revenant vers nous en nous faisant, selon la mode arabe, des signes avec son burnous. C'était la voile attendue par les naufragés sur leur radeau. Derrière lui, un épais nuage de poussière nous signalait l'arrivée d'une nombreuse troupe de cavalerie : quatre escadrons de chasseurs d'Afrique qu'Yusuf envoyait à bride abattue pour nous dégager. Il avait appris en même temps le danger que nous courions et la présence, à une petite distance, d'Abd-el-Kader.

Les Sebaâ-Rouss, qui séparent la plaine d'Aïn-Oussera du Z'ahrès, se terminent par un défilé entre les deux plaines, où les eaux pluviales s'accumulent dans une espèce de citerne naturelle et qui porte le nom de Guelt-el-Stel. C'était là que l'Émir était établi, surveillant nos mouvements. S'il avait eu connaissance, en temps opportun, de notre marche audacieuse, il aurait pu, en s'interposant entre nous et la colonne, nous infliger un désastre. Prévenu trop tard, il préféra décamper. Pour plus de sûreté, Yusuf fit franchir les Sebaâ-Rouss à toute sa colonne, qui n'arriva que fort tard au bivouac, après avoir fait dans les vingt-quatre heures une étape d'au moins quatre-vingts kilomètres. Je la rejoignis, ramenant trois ou quatre blessés et quelques cavaliers démontés et même quelques prises. J'avais reperdu tous les moutons, mais il me restait environ deux cents chameaux qu'Yusuf nous abandonna libéralement, et qui furent vendus le lendemain à la criée. Je touchai de ce chef, si je m'en souviens bien, quatre-vingts francs de part de prise.

Ici, j'ouvre une parenthèse. Tout à l'heure, sous ma plume, sont venus les noms d'un de mes sous-officiers, qui en avait assez pour baptiser un peloton : de Trou-



sel d'Héricourt de Valincourt d'Estrées. Il était grand d'Espagne de première classe, s'il vous plaît, ce qui ne l'avait pas empêché de débiter aux chasseurs d'Afrique. Il avait même adressé au lieutenant Henri de Carayon-Latour une lettre qu'il avait signée de tous ses titres : de Troussel d'Héricourt de Valincourt d'Estrées, grand d'Espagne de première classe et... chasseur de deuxième classe, à laquelle le lieutenant avait répondu en lui conseillant d'oublier sa première qualité, pour ne se souvenir que de la seconde.

Un jour que, sans la moindre prétention, du reste, il racontait ses splendeurs héraldiques et constatait qu'il avait le droit de rester couvert devant le roi d'Espagne : — Ah ! tu peux rester couvert devant le roi d'Espagne, lui dit un vieux brisquard ; eh bien, tâche moyen de passer à quatre pas de moi sans me saluer, et je te colle au clou pour quatre jours !

Les opérations que je viens de raconter avaient eu du moins pour résultat de démonétiser Abd-el-Kader aux yeux des populations et de le rejeter dans l'Ouest, vers le Maroc, son refuge habituel. Le général Yusuf en profita pour accabler les tribus sahariennes, aidé dans sa tâche par la saison chaude dans laquelle nous entrions.

Le mouvement alternatif du Nord au Sud et du Sud au Nord est, pour les nomades, en quelque sorte la loi même de leur existence. Pendant la saison des pluies, ils s'enfoncent dans le Sud, où ils trouvent pour leurs troupeaux de plantureux pâturages, et pour eux-mêmes un climat agréable. Quand l'été survient avec ses chaleurs, quand le soleil a desséché les cours d'eau et brûlé la végétation, ils sont obligés d'abandonner le Sahara, qu'ils appellent eux-mêmes « le pays de la soif » (Blad-el-Atache), pour venir, sur les confins du Tell, chercher la verdure et l'eau. C'est ce qu'on appelle la loi de transhumance, la même qui s'applique, dans des propor-

tions plus restreintes, aux bergers des Pyrénées et des Abruzzes.

Le général Yusuf, établi sur la ligne des eaux, que devaient suivre forcément les nomades, les rejetait dans le Sud, à une époque où ils n'y pouvaient plus vivre, frappait sans relâche toutes les portions de tribus qui s'exposaient à ses coups pour venir boire, de sorte que ce monde indomptable devait se soumettre ou mourir de soif. Il se soumit, et le général put annoncer à Alger que la confédération des Ouled-Nayls avait pris les campements qu'il lui avait assignés, et que le Sud était pacifié. Cela paraissait tellement beau qu'on n'y voulait pas croire et que le duc d'Aumale lui-même, avant d'aller prendre le commandement de la province de Constantine, où il devait signaler sa présence par de grands succès, fut chargé par le maréchal Bugeaud de venir à notre camp de Korrérich, pour vérifier en personne les résultats obtenus. Yusuf n'avait pas embelli la vérité. Il devait ces résultats à l'application stricte du système de Lamoricière, expérimenté sous ses yeux à Mascara, et qui consistait à récompenser sans limites les services, à châtier sans pitié les trahisons. Je veux transcrire ici un exemple de ces procédés.

Attachant un grand prix à ses communications avec l'état-major général d'Alger, auquel il rendait directement compte de ses opérations, il avait établi une ligne d'étapes que suivaient ses courriers, auxquels les chefs arabes devaient, à chaque gîte, aide et protection. Un jour, il trouva sur la route un de ces courriers à moitié nu, à moitié assommé et dépouillé de ses dépêches. L'Arabe raconta qu'en traversant le K'sar (au pluriel K'sour, village) de Cherf, il avait été maltraité par le caïd, qui lui avait reproché de s'être fait le serviteur des chrétiens et l'ennemi de ses coreligionnaires. Quelques jours après, le général campait aux portes de Cherf,



et le caïd, qui n'avait pas la conscience tranquille, venait lui prodiguer des marques de zèle. Le général, dans sa tente, tout en interrogeant le caïd sur les nouvelles du pays, les dispositions des habitants, avait fait venir le courrier. « A propos, dit-il au caïd, j'ai envoyé un message à Alger. Il a dû passer par ici. — Oui, Seigneur, répondit le caïd, je l'ai reçu de mon mieux. Son cheval était fatigué, je lui en ai donné un frais. A cette heure, il doit être à Alger. » Le général fit un geste et le courrier se montra. A sa vue, le caïd mit un pan de son burnous sur sa tête, en murmurant seulement : « Mec-toub ! » (C'était écrit !) Deux chaouchs l'emmenèrent et il fut décapité devant la tente. C'était un brigadier de mon escadron, nommé Tahar-ben-Ahmeda, qui était l'exécuteur ordinaire de ces sortes de sentences. Et, malgré sa dextérité éprouvée, il confessait volontiers que nos sabres de cavalerie coupaient bien moins proprement une tête que le yatagan turc.

Cette justice sommaire était indispensable, au milieu de ces populations qui nous auraient assassinés les uns après les autres, si on ne leur avait pas persuadé que tout acte de trahison était immédiatement châtié. Yusuf, très consciencieux, quand il ordonnait une exécution, la vérifiait par lui-même, en se faisant apporter les oreilles du supplicié. Il donnait même dix francs par paire d'oreilles. Et, plus d'une fois, il fut mis dedans, comme on dit familièrement. On lui apporta des oreilles appartenant à une tête encore sur les épaules d'un condamné. C'est ce qui arriva à un pauvre diable nommé Si-Mohamed-ben-el-Senoussi, qui fut trouvé dans une position équivoque, louche. Le général, le considérant comme un espion, fit avec son doigt un petit signe qui voulait dire : « Coupez-moi cette tête. » Si-Mohamed-ben-el-Senoussi était estropié ; il boitait. Cette infirmité inspira peut-être de la pitié à mon brigadier. Peut-être l'autre avait-il dans sa poche quelques

arguments moins nobles. Toujours est-il que le pauvre boiteux conserva sa tête, mais perdit ses oreilles. Je devais le retrouver à Laghouat, où il devint un de mes plus fidèles serviteurs. Si ses oreilles ne se sont pas égarées, elles doivent se trouver, avec beaucoup d'autres, à Bordeaux, dans la famille de Carayon-Latour, où les envoya, conservées dans du sel, comme souvenir de cette campagne, M. Henri de Carayon-Latour, lieutenant du régiment et officier d'ordonnance du général Yusuf. Les destinataires auraient pu les prendre, à première vue, pour des huitres marinées !

Nous fîmes fête au duc d'Aumale, lieutenant général de vingt-quatre ans, mais déjà mûri par l'exercice du commandement, et très populaire dans l'armée d'Afrique. Le général Yusuf lui offrit un spectacle véritablement fantastique. Il fit défiler devant lui toute cette immense population des Ouled-Nayls qui venait de faire sa soumission : hommes, femmes, enfants, moutons, chameaux, tout y passa. Le défilé, exacte image d'une émigration en marche, dura à peu près toute la journée, sur un front d'au moins un kilomètre. En tête, s'avançaient, éclairant la route, de nombreux cavaliers, montés sur les fameuses juments du Sud. Puis, venaient les moutons, puis les chameaux. De loin en loin, s'avançaient les femmes, accroupies dans leur palanquin couvert d'étoffes de laine aux couleurs éclatantes, surmonté d'une longue tige terminée par un panache de plumes d'autruche, et porté par des chameaux de luxe, au riche harnachement. Elles étaient là dedans, se livrant aux soins du ménage, préparant leur repas du soir, s'occupant de leurs enfants en bas âge et répondant par leur hululement traditionnel aux coups de fusil des cavaliers d'escorte, qui faisaient la fantasia en leur honneur, sur les flancs de l'émigration. Enfin, la marche était fermée par un gros de cavalerie s'avançant dans un pittoresque désordre. L'ensemble